

Christiane  
Singer

Où cours-tu ?  
Ne sais-tu pas  
que le ciel  
est en toi ?

Albin Michel







*Où cours-tu ?*

*Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?*

*Du même auteur*  
*Aux Éditions Albin Michel*

LES CAHIERS D'UNE HYPOCRITE  
CHRONIQUE TENDRE DES JOURS AMERS

LA MORT VIENNOISE  
Prix des Libraires 1979

LA GUERRE DES FILLES

LES ÂGES DE LA VIE

HISTOIRE D'ÂME  
Prix Albert Camus 1989

UNE PASSION  
Prix des écrivains croyants 1993

DU BON USAGE DES CRISES

RASTENBERG

ÉLOGE DU MARIAGE, DE L'ENGAGEMENT  
ET AUTRES FOLIES  
Prix Anna de Noailles  
de l'Académie française 2000

*Christiane Singer*

*Où cours-tu ?*

*Ne sais-tu pas  
que le ciel est en toi ?*

*Albin Michel*

© Éditions Albin Michel S.A., 2001  
22, rue Huyghens, 75014 Paris

[www.albin-michel.fr](http://www.albin-michel.fr)

ISBN 2-226-12263-X

## *Préface*

Dans les hauts plateaux du désert, des abeilles sauvages peuplent failles et fissures des falaises et « le miel coule du rocher ». Dieu le fait goûter à Jacob<sup>1</sup>.

Nombreux sont ceux parmi nous qui cherchent un sens à la vie.

De toute vie, aussi escarpée et abrupte soit-elle, sainte et coule le sens.

Qui irait chercher le miel sur la falaise ? Folie bien sûr. Toute folie finit par s'avérer raisonnable quand on la cultive assez longtemps.

Au gré des rencontres, des voyages, des retraites et des errances qui me tissent une vie, le même constat toujours m'assaille : rares sont ceux qui s'en aperçoivent mais tout sur terre sainte de sens.

Dans ces pages je n'ai fait que tenter de le

---

1. Deutéronome, 32-13.

recueillir dans des réceptacles de fortune : conférences, propos échangés.

Une mémoire me revient d'il y a plus de trente ans ; je suis assise face à un vieil historien italien, disert, au charme malicieux et qui parle un français que je crains disparu : celui des grands Européens d'autrefois. Rieur sous quelques cheveux soigneusement peignés qui laissent transparaître le globe rose du crâne, il suspend soudain le récit des rencontres mémorables de sa vie : « Voilà longtemps que j'étudie avec la plus grande application les allées et venues de mes congénères et je vais vous livrer la loi fondamentale qui s'en est dégagée pour moi : *à la longue* il ne vaut pas la peine d'avoir été un filou. Mais vous m'entendez bien : *à la longue*. Car il peut se faire qu'à mi-chemin on soit tenté de présumer le contraire. »

Cette phrase et le sourire délicat qui l'accompagnait se laissent moduler à l'infini.

*A la longue*, il ne vaut jamais la peine d'avoir été cynique, revanchard, gagnant, compétitif, « the best » ! La seule chose *à la longue* qui vaille le jeu et la chandelle est d'avoir aimé. Dans l'ordre de l'invisible, le fruit en est inéluctable.

Aucune force ne retiendrait de rougir une feuille d'érable. Inéluctablement la feuille se colore, le fruit mûrit. Commence alors, à l'insu

de tous, de battre dans la poitrine de celui qui célèbre la vie – sans se laisser troubler par la trahison, la déception, la rage destructrice – un cœur pacifié, un cœur humain.



*Où cours-tu ?*  
*Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?*

Il est difficile au milieu du brouhaha de notre « civilisation » qui a le vide et le silence en horreur d'entendre la petite phrase qui, à elle seule, peut faire basculer une vie : « Où cours-tu ? »

De mode en mode, de nouveauté en nouveauté, d'innovation en innovation, de catastrophe du jour en catastrophe du jour – « Rien n'est plus vieux que le journal d'hier<sup>1</sup>. » – nous voilà fouettés en avant comme des cerceaux ! Slogans, rythmes, musiques de fond, logorrhée sournoise d'une radio toujours branchée, cris, appels nous incitant à courir plus vite, à laisser derrière nous les tombereaux de déchets, d'immondices que nous produisons sans répit. Sans projet de civilisation, sans vision, nous ne faisons qu'amplifier la *sono* et foncer.

En fait, ce mode de comportement est le plus

---

1. Paul Valéry.

ancien dont l'homme moderne ait la ressource lorsqu'il y a danger : Fuis ! Sauve-toi ! Cours pour ta vie ! En courant, l'homme moderne tente d'esquiver la légion de fantômes à ses trousses, de succubes et de zombies qu'il s'est créés lui-même.

Il y a des fuites qui sauvent la vie : devant un serpent, un tigre, un meurtrier.

Il en est qui la coûtent : la fuite devant soi-même. Et la fuite de ce siècle devant lui-même est celle de chacun de nous.

Comment suspendre cette cavalcade forcée, sinon en commençant par nous, en considérant l'enclave de notre existence comme le microcosme du destin collectif ? Mieux encore : comme un point d'acupuncture qui, activé, contribuerait à guérir le corps entier ?

Je serais encore en cavale si, au milieu d'une crise profonde, la petite question n'avait pas atteint mon oreille : « Où cours-tu ? »

C'était la voix d'une femme<sup>1</sup> et si je la nomme chaque fois que j'évoque cette période, c'est par devoir d'honneur. Il est essentiel de prendre soin de ce ciel en nous, invisible aux autres, de ce sanctuaire que la vie nous a édifié et que peuplent tous les intercesseurs, les messagers, ceux qui, de

---

1. Hildegund Graubner, proche collaboratrice de Karlfried Graf Dürckheim.

façon multiple, nous ont inspirés, conduits vers le meilleur de nous-mêmes. Honorer notre dette envers eux est la première, peut-être aussi l'ultime obligation. L'esprit ne nous rencontre jamais sous cellophane. Il a toujours un visage, un son de voix, un nom, une odeur. Il passe de regard en regard, de sourire en sourire.

« Où cours-tu ? » La suite de la phrase d'Angelus Silesius : « Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ? » n'était pas encore de saison. « Ne sais-tu pas que l'enfer est en toi ? » est hélas la première version du message. Il me fallait d'abord entendre qu'il était tout à fait inutile de courir si vite puisque ce que je fuyais était déjà soigneusement cousu dans ma peau.

Que la première étape fût d'*arriver* d'abord au cœur de mon désastre, de m'y installer pour le contempler, me scandalisa autant que mon ami Job. Je l'ai toujours beaucoup aimé, ce Job, aimé et admiré, n'ose-t-il pas dans son désespoir virulent retourner la question et interpeller Dieu : « Où cours-tu ? Pourquoi te dérobes-tu à moi et à mes supplications ? » Sublime renversement – mais sans fruit aucun. Ce que Job doit aussi entendre, c'est que Dieu ne dresse pas ses tentes au pays de la lamentation. Partout où résonnent et grincent suppliques, jérémiades et revendications, Il ne comparaît pas. Son absence hante depuis toujours ces régions. Il nous veut sortis

des marécages de la lamentation et des désespérances – en dépit de tout. Il nous veut *ailleurs*.

« Où cours-tu ? »

Le lieu où nous atteint cette flèche n'est pas indifférent. Il se situe à la bifurcation de nos destinées et ne doit pas être compris comme un reproche. Comment une course pourrait-elle être suspendue s'il n'y avait eu auparavant qu'immobilité ?

Il existe certes une frénésie contemporaine, une agitation aiguë dont la contrepartie est l'effondrement, le collapsus, le passage redouté du désordre furieux à l'entropie.

Mais le mouvement que suspend la question : « Où cours-tu » est inscrit, lui, dans une autre dynamique de vie. Il contient la formule secrète du retournement, de la conversion et suppose que la course sauvage a aussi qualité de quête sauvage.

Tout se passe comme si cette fuite avait cumulé l'énergie nécessaire pour une transmutation.

De même qu'il ne peut être question de « rester semblable à un enfant » mais bien de le redevenir comme nous y invite le Christ, rester assis devant la porte du paradis, après l'exclusion, serait notre perte.

Ne faut-il pas à tout prix se mettre en route, tourner le dos au grand portail et assumer l'exil amer ?

L'éloignement même, l'errance font partie du chemin. Je ne renie pas la fascination qu'exerçait sur moi en 68 un graffiti des murs de la Sorbonne : « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi ! » Cette phrase m'enivrait. Je l'avais inscrite sur l'abat-jour de la lampe de mon bureau. Elle étincelait quand j'éclairais. Ce qui me harponnait, je le retrouve aussitôt : vomir toute cette poussière avalée, ces clichés glaireux, échapper à tout prix à une vie sordide !

Ce vent de liberté qui soufflait alors n'a souvent fait changer que de berge ou de débarcadère les péniches amarrées de nos existences. Peu parmi nous ont quitté les quais marchands pour le large. Mais certaines phrases, semblables à des phares au large des côtes, continuent de clignoter dans nos brouillards. Cours camarade... J'ai été néanmoins bien inspirée d'écrire cette phrase sur mon abat-jour et de ne pas l'encre sur ma peau comme le général Bernadotte. Devenu plus tard roi de Suède, il portait sur son lit de mort, à la surprise de son médecin, le cri du cœur de sa jeunesse tatoué sur sa poitrine : « A mort les rois, à mort les tyrans ! »

Le paysage est si vaste à l'intérieur d'un seul homme que toutes les contradictions y veulent vivre et y ont place. Pour ma part je ne trouve rien à renier. L'appel salin et âcre du cri me reste

au cœur. Cours aussi vite que tu le peux, camarade, hors des miasmes morbides du marécage contemporain. Il est à tes trousses, ce *vieux monde moderne* qui transforme tout ce qu'il touche en chiffres, en bilan, en plastique, en béton, en spots publicitaires ! Il transforme des êtres de chair et de sang en signes abstraits, les voue corps et âme aux mythes dérisoires du succès, du record, de la compétition ! Cours plus vite encore pour n'être pas dépouillé de l'élan sacré qui t'habite, pour échapper à la démonie de l'insignifiance, à la déchéance de la prise en charge des hommes libres !

« J'ai été un être humain, madame, avant de devenir le lit 287 », me criait au passage un vieil homme dans un hôpital où je rendais une visite.

Pourtant ce lieu d'indignation aussi puissant soit-il lorsqu'on le traverse devient aussitôt qu'on s'y installe, qu'on en fait son domicile fixe et légal, un lieu destructif. Il accrédite le mythe d'un observateur extérieur à ce qu'il observe, d'un juge au-dessus de tout soupçon face à la mafia internationale. Ce que toutes les cosmogonies des grandes religions illustrent et que la physique quantique a mis en évidence, c'est qu'une partie de l'univers est (dans) celui qui l'observe.

Si nous éludons la prochaine étape, nous refusons de faire œuvre d'humanité – c'est-à-dire de transformation. Pour le prochain pas qui nous